

vie n'est pas vainqueur pour ceux qui ne font pas l'expérience de la maternité ou de la paternité. Et nul besoin d'avoir soi-même un enfant pour souhaiter que la société engendre de nouveaux venus. Il faut le vouloir collectivement! Le cœur de la relation, c'est la transmission.

Je compare la transmission à une forme de fécondité spirituelle. Je songe, par exemple, à la place qu'un professeur peut prendre dans la vie d'un élève. Il transmet son savoir sans attendre en retour, c'est un don gratuit, il sème sans savoir ce qu'il va récolter. Les artistes, eux aussi, offrent leur œuvre au monde pour nous élever par et vers le Beau. Que dire des bénévoles, particulièrement visibles en période d'Avent, qui donnent de leur temps, de leur écoute, de leur énergie? Cette fécondité spirituelle est nécessaire et nous concerne tous, parent ou non.

Aujourd'hui, une multitude de possibilités s'offre aux femmes pour concilier vie familiale et carrière professionnelle, ce qui n'était pas le cas auparavant. Vous relevez et dénoncez dans ce contexte un mépris généralisé à l'égard des femmes au foyer. Que s'est-il passé?

Nous observons un paradoxe frappant. Alors que les femmes disposent désormais d'un éventail de choix beaucoup plus large, leur liberté réelle demeure entravée. Le féminisme a voulu faire des femmes des hommes comme les autres. Dès 1949, Simone de Beauvoir affirme, à propos de la femme, dans *Le Deuxième Sexe*: "Son malheur, c'est d'avoir été biologiquement vouée à répéter la Vie." Ce qui constitue la particularité du corps féminin, ses attributs maternels et nourriciers, est rejeté. Il faut ajouter à cela une nouvelle organisation du travail, à laquelle les femmes ont été intégrées sans que l'on prenne en compte la singularité de leur nature.

Attention, je me réjouis d'avoir mon propre carnet de chèques et de pouvoir mener carrière! Mais force est de constater que pour un certain nombre de femmes, cela n'est pas un choix. Financièrement, parce que le coût de la vie ne permet plus à un foyer de vivre sur un seul salaire; socialement, parce que la mère au foyer est déconsidérée, comme si on ne pouvait être sans existence économique. Pourtant, élever un enfant, tenir un foyer, être présente au quotidien pour tout ce petit monde, ce n'est ni une régression ni une disparition. C'est une contribution essentielle au bien commun; seulement la société ne le valorise plus.

L'argument écologique, l'éco-anxiété, le coût, la perte de libertés, la perspective d'un monde inhabitable... certaines craintes ne sont-elles pas légitimes?

Si, bien sûr. Je n'y suis pas étrangère non plus. Je pense que c'est un invariable de la condition hu-

maine, au-delà des particularités qui touchent notre temps.

La différence avec les époques précédentes, c'est peut-être qu'aujourd'hui nous interrogeons notre désir de maternité et de paternité. Donner la vie ne va plus de soi. Nous avons déconstruit jusqu'à cet élan naturel qui pousse chacun à continuer l'aventure des générations. Certains militants No Kids vont jusqu'à établir une liste de pour et de contre afin de montrer que, rationnellement, il est plus logique de ne pas enfant. Sur un plan strictement utilitaire, ils n'ont pas tort: un enfant coûte cher, dérange les habitudes, bouleverse les plans de carrière. Il introduit du désordre dans un monde obsédé par l'optimisation et le bien-être. Mais c'est justement ce désordre qui sauve! L'enfant nous arrache à notre égocentrisme pour nous faire pénétrer le mystère de l'amour absolu.

La morosité mondiale ambiante n'est-elle pas de nature à noircir le tableau? Vous écrivez: "L'humanité n'a plus le cœur à la fête." Ce qu'il manque, n'est-ce pas un sursaut de vie?

En effet, la vision No Kids est habitée par une "pulsion de mort", c'est-à-dire une aspiration à n'être plus. Contre l'élan naturel qui nous pousse vers la vie, la pulsion de mort désire y mettre un terme, l'achever. A contrario, j'aime beaucoup l'expression que vous employez: un sursaut de vie! Devenir parent, c'est d'abord faire un saut, un saut dans le vide. Il faut accepter une responsabilité nouvelle, qui peut paraître écrasante, celle d'accueillir et d'élever l'être qui surgit. Puis, quand vient ce petit enfant qui attend notre soin, nous ne pouvons plus nous dérober. Mais la responsabilité ne vient pas sans ravissement. En devenant mère, j'ai appris à apprécier les joies simples qui se nichent dans les petites choses du quotidien: préparer à son enfant les tartines du petit-déjeuner; prendre le temps, avec lui, de s'arrêter pour regarder la fleur qui a poussé au milieu des mauvaises herbes; l'observer apprendre et s'émerveiller. Aujourd'hui, mes nuits sont hachées mais je dors mieux. J'ai moins d'insomnies et d'angoisses narcissiques car je suis dans l'action. Nos enfants nous obligent à agir. Nous ne pouvons plus seulement nous satisfaire d'une existence de jouissance dont le but est de combler nos désirs insatiables! Nous devons œuvrer à rendre le monde meilleur pour les générations futures.

→ Aziliz Le Corre sera en visite en Belgique le 31 janvier 2026 chez les Sœurs de Tibériade, 20, Ermitage à Beauraing, pour une "Journée Laudato Si" sur le thème suivant : "Est-ce bien raisonnable d'avoir des enfants dans un monde en crise?"

LE LIVRE

Aziliz Le Corre

L'ENFANT EST L'AVENIR DE L'HOMME



La réponse d'une mère au mouvement «No kids»
ALBIN MICHEL

Aziliz Le Corre, "L'enfant est l'avenir de l'homme", Albin Michel, 256 pp., 19,90 €, numérique 13,99 €

"Être assigné à un rôle suppose aussi que l'on possède une charge.

Ne soyons pas dupes: l'enfant en est une. Mais ne confondons pas la charge et le fardeau. Prendre soin d'élever un enfant demande au père et à la mère d'ajuster leurs emplois du temps [...]."

"Comme dans l'étreinte amoureuse, il y a dans l'exaltation de l'amour que nous ressentons pour nos enfants le sentiment d'être en communion avec nous-mêmes, d'être une âme et un corps, qui se révèlent par la communion à l'autre."

"Au risque de paraître subversive, je rappellerai des évidences. La famille est un déterminisme dont on ne peut, par définition, se défaire. Elle relève de la nature, plus encore que de la culture. Et demeure d'ordre biologique. Comme la naissance, la différence des sexes, la vieillesse, la mort, elle est immuable. Rien n'est plus précieux que nos enfants, notre foyer, notre héritage."